



Manoir de Kerpondarmes

LETTRE AUX AMIS DE GUERANDE

N° 86 - Mi-mai 2021

Editorial

Un calendrier de levée des restrictions, à partir du 19 mai, vient d'être publié indiquant une réouverture progressive des salles de réunion en plusieurs étapes.

En juin devrait pouvoir se tenir un conseil d'administration de l'association pour préparer l'Assemblée Générale prévue le **jeudi 8 juillet (accueil à 15 H 00, début à 15 H 30)** salle Anne de Bretagne (les gradins seront mis en place) au centre culturel Athanor de Guérande. Une invitation à cette assemblée va vous être transmise prochainement. Bien entendu, le protocole sanitaire devra être respecté, notamment les mesures barrières et la distanciation.

Aussi, la levée du déconfinement étant annoncée, je tiens à remercier l'équipe de rédaction de la lettre d'information, en particulier André Berthe et les auteurs d'articles qui ont œuvré à sa publication plus fréquente. Elle a permis de garder le lien entre les sociétaires.



LETTRE AUX AMIS DE GUERANDE

N° 71 - avril 2020



LETTRE AUX AMIS DE GUERANDE

N° 85 - Début mai 2021

Quinze lettres en treize mois !

Je remercie également Alain Vaillant qui vient de terminer les relevés des actes d'Etat Civil (naissances, mariages et décès) de la commune du Pouliguen, de 1855 (date de sa création) à 1912. Ces relevés ont été transmis au Centre Généalogique de Loire-Atlantique et seront enregistrés dans la base de la Société des Amis de Guérande.

La fin du déconfinement va permettre début juin l'ouverture normale de la permanence et de la bibliothèque le jeudi de 14 H 00 à 17 H 00 et le samedi de 9 H 30 à 12 H 00. Nous vous y attendons tous pour renouer nos échanges et rencontres amicales.

Au plaisir de vous y rencontrer,

Josick LANCIEN

Souvenirs de Milie de « Kerponda » - Clis (1)

Émilie Letertre était l'une des mémoires de Clis. Elle accepta très aimablement de nous faire part de ses souvenirs de fermière. Avec son accord, j'enregistrai cette conversation et je transcris ici ses paroles (2).

« Je suis née en 1919 à la ferme dans la salle basse à côté de la grande cheminée. C'était avant-guerre, un temps de grande misère, une misère noire. Nous étions huit enfants, bien élevés mais pauvrement, il n'y avait aucune aide, aucun secours. Aux pieds, nous mettions des galoches avec des semelles en bois. Pour nous protéger du froid, nous portions des capes avec de grandes capuches. Je me souviens d'avoir volé un morceau de sucre pour mettre dans un verre d'eau, c'était le repas du soir. Quand nous avions faim les parents nous disaient : "va chercher quelques patates dans le champ."

Petite, mes parents ont failli me vendre à des marchands de tissu qui passaient avec leur charrette à cheval. Plus tard, lorsque je soignais ma vieille maman malade, je lui ai dit : « Tu vois maintenant, si tu m'avais vendue, je ne m'occuperais pas de toi ! ».

À la ferme, il n'y avait ni électricité (nous nous éclairions à la lampe à pétrole) ni eau courante (nous allions tirer l'eau dehors à la fontaine). Il y avait un pressoir pour le vin car il y avait des vignes autour de la maison. Pour nous chauffer, il y avait les cheminées. Dans la grande, nous mettions les bêtes à cuire.

On travaillait à partir de 6 h du matin, onze heures par jour. À 8 ans mes parents m'ont mise à travailler chez un patron qui, une fois par an, me payait de quoi me faire un sarreau. À partir de 10 ans, on pouvait avoir un peu de gnôle dans le café.

Il n'y avait pas de « jaille » comme maintenant, nous cherchions dans les fossés ce que les gens jetaient.

Le dimanche matin, nous allions à pied à la messe à Guérande. Les filles de la maison mettaient des gants, pas pour faire joli, mais pour cacher leurs vilaines mains pleines d'épines.

L'après-midi, les parents nous emmenaient quelquefois à Pen-Bron en charrette à cheval ; il y avait là-bas beaucoup d'enfants soignés par des bonnes-sœurs pour tuberculose osseuse.

Plus tard avec les œuvres de Pen-Bron, je passerai du bon temps avec les enfants et les adultes pour fabriquer des décorations avec des boîtes d'allumettes et de chaussures.

Les habitants de Clis venaient à la ferme acheter du lait, des pommes de terre et des œufs. Des marchands passaient pour les oignons qui étaient expédiés partout en wagon.

Jusqu'à la guerre, des gabelous étaient installés en bas de la route des Paludiers pour surveiller le trafic du sel. Les femmes de Clis le cachaient dans des petits boudins sous leurs jupes. Je me souviens qu'ils disaient en montrant leurs jupes : « Dis donc tu me parais bien échauffée aujourd'hui ».

C'est en 1904 que les premiers becs de gaz ont été installés au Bourg de Batz. Nous nous asseyions sur des bancs pour admirer le spectacle.

On n'avait pas le droit de sortir avec les gars de Quéniquen. Pour les parents, c'étaient des voyous.

Devant la maison, là où il y a l'étang, un énorme rocher fut vendu à des carriers. Petite fille, en gardant les oies, j'aimais aller voir les ouvriers qui travaillaient dans la forge. C'est la petite maison que l'on voit encore à l'angle. Ils y fabriquaient leurs outils et je m'asseyais au soleil sur une pierre qui avait une forme de fauteuil.

En 1920, le trou de 14 mètres se remplit d'eau. La veine de granit s'étendant jusqu'à la maison, les carriers voulurent la racheter mais sans succès, heureusement pour nous. Ce granit a été utilisé pour construire des villas à La Baule et de grands bâtiments.

En 1936, mon mari Roger fut tué accidentellement par le petit train, appelé Mina, qui reliait La Turballe à Guérande.

Un jour, en labourant il trouva une pièce d'or qu'il vendit 120 francs à un bijoutier de Guérande, c'était assez courant. Un de nos voisins a même trouvé une potée d'or, et un jour, ils ont déménagé pour s'acheter une belle maison à Guérande. Il paraît même qu'il y avait un veau d'or enterré sur le coteau, sans doute une histoire de bonne-femme...

Poème : Presqu'île guérandaise

Au revoir, marais salés mais si doux à mon cœur !
Animaux indomptés mais dont je n'ai pas peur !
Dunes, collines, rochers, resterez-vous encore une année ?
Tant je suis bien ici, dois-je me résoudre à migrer ?



Il y avait beaucoup de cafés à Clis. On se retrouvait dans la grange de Kerponda pour danser. À cette époque les habitants du village étaient une grande famille ».

Quelques années plus tard, pour les 80 ans de Milie, cette grande famille ne l'avait pas oubliée. Un dimanche soir, une animation peu coutumière régnait à l'ancienne ferme de Kerponda. Émilie Letertre appelée affectueusement Milie a eu une sacrée surprise. Tout est parti d'un souhait, lancé comme la plupart des souhaits au hasard, sans conviction, sans trop d'espoir. Le souhait de revoir tous les « p'tits gars » qui venaient chercher le lait à la ferme lorsque Milie y travaillait. Elle a même ajouté : « On pourrait se retrouver autour d'une gargotée de patates ». Ce vœu n'a pas échappé à certains qui ont décidé comme de bonnes fées de l'exaucer. Quelques coups de téléphone, quelques lettres, des courses et beaucoup d'affection et de respect pour Milie et le tour était joué. Les propriétaires de la ferme muée en maison d'habitation depuis plusieurs années ont très gentiment accepté de prêter leur demeure pour l'occasion. Une centaine de personnes était au rendez-vous, pot au lait d'une main et cadeau de l'autre, pour fêter les 80 ans de Milie. Il y avait là trois générations de « p'tits gars » qui venaient chercher le lait et la quatrième qui n'a pas eu cette chance. Tous se sont retrouvés autour d'une gargotée de patates dans cet endroit porteur de tant de souvenirs et surtout de celui de la chaleur et de la gentillesse de Milie.

Belle initiative qui a éclairé la vie d'une vieille dame comme pour lui dire : nous pensons à vous, vous n'êtes pas seule. Mais combien le sont ! Alors à qui le tour ? ».

Thierry REYMOND

- (1) Le manoir de « Kerpondarmes » fut déclassé en métairie en 1708. Son nom devint alors « Kerponda », le parler local étouffe souvent les dernières syllabes.
- (2) Article écrit par Gilles Bernier et paru dans l'Echo de la Presqu'île Guérandaise.



Je contemple le traict où la mer va et vient ;
L'amer de la solitude n'y est toutefois pour rien
Oui je pars, mais l'âme pure.
Oui je pars, mais je reviendrai, c'est sûr.

Théophile SEGRETAIN

L'aventure historique de Magellan a 500 ans : deux Croisicais étaient du voyage (Chapitre 2 / 3).

L'exploration des côtes

Un hiver interminable de froid et d'ennui ne libérera quatre navires de ce port maudit que le 24 août 1520. En effet, *la Santiago*, son meilleur bateau, envoyé en éclaireur par Magellan, s'est perdue sur les récifs. Miraculeusement, l'équipage sauf un homme, est recueilli affamé. Les survivants sont répartis sur les autres navires et João Serrão ex-capitaine de la *Santiago* est nommé capitaine de *la Concepción* en remplacement de Gaspar de Quesada exécuté. On repart cap au sud.



Ayant atteint le Rio Santa Cruz, Magellan doute et les équipages rechignent. Et pour tout arranger, ils vont devoir y passer encore deux mois à attendre le printemps. Mais durant cet hivernage, la flotte a avitaillé en eau et en nourriture, notamment du poisson et de la viande d'otarie, ainsi qu'en bois. Magellan demande à tous ses hommes de se confesser avant de remettre les voiles. La flotte atteint un goulet majestueux, situé au-delà du 52° degré de latitude sud. Magellan s'y engage et guide ses navires vers l'espoir, vers l'ouest cette fois. Nous sommes le 21 octobre 1520 : paysages étranges, flancs abrupts, eaux noires.



Emerveillement ! Et plus ils s'y plongent, plus les hommes de Magellan découvrent à tribord et à bâbord des bras de mer à explorer. Il faut tester toutes les pistes dans ce goulet de 611 km de long ! *La San Antonio* et *la Concepción* sont désignées pour partir vérifier un canal vers le sud.

L'attente de leur retour est interminable. « Voile à l'horizon ». Mais seule *la Concepción* est de retour. *La San Antonio* a décidé de désertir et de rentrer en Espagne (elle y arrivera le 6 mai 1521). Très mauvaise nouvelle pour le moral des troupes, juste au moment où on se rend compte que les vivres sont au plus bas. Mais le paysage s'est embelli, et l'avancée vers l'ouest s'est poursuivie sous des cieux plus cléments, les cimes enneigées s'éloignent, l'atmosphère se réchauffe avec l'approche de l'été. Pigafetta, l'écrivain rapporteur consignera : « Je crois qu'il n'y a pas au monde de plus bel endroit que celui-ci ». Et surtout, Magellan a envoyé une chaloupe en reconnaissance de l'autre côté. Deux jours plus tard, elle en revient avec la fantastique nouvelle : l'océan est au bout du chenal ! Le 28 novembre 1520, la flotte entre dans la mer immense, cap au nord-ouest. Magellan nomme la dernière pointe contournée Cap Désiré !

Le Pacifique

L'océan est si calme qu'il le baptise Pacifique. Revers de la médaille : absence de vent, silence mortel, ciel brûlant, monotonie.... Chaque matin le moral des équipages est un peu plus détérioré que la veille, les joues se creusent car la nourriture manque, l'eau est devenue saumâtre, les biscuits une poussière grise infâme. Ils en viennent même à manger les cuirs des vergues, après une préparation que Pigafetta décrit dans son récit. 19 hommes vont périr du scorbut dans cette traversée de plus de 100 jours. Ils étaient si faibles, qu'ils n'auraient pu affronter la moindre tempête. Pigafetta le confirme : « Si Dieu et sa Sainte Mère ne nous avaient pas accordé un temps aussi clément, nous serions tous morts de faim dans l'immensité de la mer. Je ne pense pas que personne à l'avenir veuille entreprendre un pareil voyage ». Enfin début mars 1521, « Terre, Terre ». Fausse alerte, ce ne sont que des rochers déserts. Puis le 6 mars, ils débarquent aux Iles Marianne où quelques indigènes tentent de les dévaliser. Ils seront tués. Mais les hommes de Magellan ont trouvé de l'eau, un peu de nourriture fraîche, fruits sauvages et poulets, cochons dérobés aux indigènes. Ils sont sauvés. Et nomment cette île, l'île des Larrons.



Le plus dur est passé. Même si quelques matelots meurent encore d'épuisement, le moral remonte, le courage revient, et la confiance des hommes aussi. Le 17 mars, Magellan croit toucher les Moluques. Accueil chaleureux, les habitants des îles voisines leur apportent bananes, noix de coco, poissons, poulets contre clochettes et verres colorés. En fait, il vient de découvrir les Philippines qui n'étaient sur aucune carte. Cadeau à Charles Quint !



Les explorations continuent dans ce dédale. Il a avec lui son fidèle serviteur, esclave d'origine malaisienne acheté à Malacca douze ans plus tôt.

Un canot est mis à l'eau et on envoie Enrique, en éclaireur sur l'îlot de Massawa. Enrique est stupéfait mais comprend des bribes de conversation. Magellan devine qu'il a réussi et que Enrique, précédemment ramené à Lisbonne par le cap de Bonne Espérance est bel et bien le premier homme à avoir fait le tour du monde. Il a fait mieux que Colomb et les autres. Et surtout, les îles aux épices ne sont plus très loin.



Les Philippines

En une semaine délicieuse à Massawa, chacun a pu se reposer, manger, dormir et rêver enfin.

Mais Magellan n'oublie pas ce pourquoi il est venu et demande à ce qu'on le guide dans le dédale des îles environnantes, jusqu'à Cebu, la plus grande de toutes.

Charles Quint l'ayant aussi missionné pour faire flotter le drapeau castillan sur ses découvertes, il lui faut signer quelque traité avec une autorité locale. Il arrive à Cebu le 7 avril 1521 et envoie son fidèle interprète Enrique parlementer avec le Rajah de Cebu, un certain Humabon.

Après quelques frictions, des liens se créent et on voit même la population se convertir à la chrétienté. Magellan remet à la reine de l'île une statuette de bois représentant l'Enfant Jésus que lui avait donnée l'archevêque de Séville avant son départ.

C'est encore aujourd'hui cinq cent ans plus tard, l'objet d'un culte, dans l'église de Saint-Augustin de Cebú, appelée Basilica del Santo Niño]. Un pacte de fidélité est signé avec l'Espagne. Magellan est heureux, et une grande cérémonie est organisée. La bannière de Charles Quint flotte sur les lieux, et la population s'est convertie sans qu'une seule goutte de sang n'ait été versée.

C'est malheureusement là que tout va basculer. Sur Mactan, l'île d'en face, le radjah Si Lapu-Lapu n'a jamais voulu admettre l'autorité de Humabon. Magellan propose à Humabon son entremise, et envoie l'interprète Enrique négocier un traité de paix. Refus du radjah, qui va le pousser à employer les armes contre son gré. Magellan refuse même l'appoint des mille hommes que lui proposait Humabon, car il ne veut pas d'effusion de sang. Une soixantaine de ses marins devrait suffire. Les canots ne peuvent accoster en raison des récifs et les hommes de Magellan, de l'eau jusqu'à la ceinture, engagent le combat. Mais ni les arquebuses ni les lances ne portent assez loin, et les 1500 insulaires ont vite fait de les submerger.

Mort de Magellan

Magellan ne veut pas fuir et résiste pendant une heure pour finalement recevoir une flèche en plein visage. Néanmoins il transperce son agresseur mais il ne parvient pas à en retirer sa lance. Bonne aubaine, on se rue sur lui, on lui taillade la jambe gauche et on le transperce de lances. Pigafetta conclut :

« Et c'est ainsi qu'ils ôtèrent la vie à notre miroir, notre lumière, notre consolation et notre chef dévoué ».

Magellan est mort. Nous sommes le 27 avril 1521. Lui le vainqueur de tant de périls, disparaît à tout jamais sous les coups de Si Lapu-Lapu. A tout jamais, car même contre quelques miroirs et clochettes, les indigènes refusent de rendre le corps et nul ne saura ce qu'il est devenu.

Huit hommes de Magellan sont morts au combat dont Philibert de Tours et Jean-Baptiste, le Montpelliérain canonnier sur *la Trinidad*. C'est une humiliation. L'invincibilité espagnole quitte l'esprit du roi de Cebu.

Fin du chapitre 2 / 3

François LOUVET

Société des Amis de Guérande
Président Josick LANCIEN
Rédaction N MOREL, A BERTHE, A VAILLANT
Articles publiés sous la responsabilité des auteurs
ISSN 2109-1870

